

« **Le monde est bien vite dit / il faut qu'on le recommence** »

Fernand Dumont, *La part de l'ombre - Poèmes 1952-1995*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Rétrospectives », 224 p., 19,95 \$.

Roger Des Roches, *Le propriétaire du présent*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 96 p., 12,95 \$.

Jacques Brault, *Au fond du jardin (accompagnements)*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, coll. « Chemins de traverse », 144 p., 19,95 \$.

Jacques Paquin

Numéro 84, hiver 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39014ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (1996). Compte rendu de [« Le monde est bien vite dit / il faut qu'on le recommence » / Fernand Dumont, *La part de l'ombre - Poèmes 1952-1995*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Rétrospectives », 224 p., 19,95 \$. / Roger Des Roches, *Le propriétaire du présent*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 96 p., 12,95 \$. / Jacques Brault, *Au fond du jardin (accompagnements)*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, coll. « Chemins de traverse », 144 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (84), 38–39.

Fernand Dumont, *La part de l'ombre - Poèmes 1952-1995*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Rétrospectives », 224 p., 19,95 \$.

Roger Des Roches, *Le propriétaire du présent*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 96 p., 12,95 \$.

Jacques Brault, *Au fond du jardin (accompagnements)*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, coll. « Chemins de traverse », 144 p., 19,95 \$.

« Le monde est bien vite dit / il faut qu'on le recommence »

Ces vers de Fernand Dumont pourraient servir d'incipit à tout projet d'écriture.

POÉSIE
Jacques Paquin

L'ÉCRITURE POÉTIQUE EST PARTICULIÈREMENT propice aux commencements sinon aux recommencements. Qu'elle soit habitée par un projet fondateur ou au contraire par celui de saper les fondations traditionnelles sur lesquelles on l'a érigée, elle ne prend valeur aux yeux du poète que dans une exigeante « recherche de la pauvreté », comme l'écrit Fernand Dumont. Chez ce dernier, elle donne lieu à une métaphysique du langage, alors que chez Roger Des Roches, seul le présent semble habitable. Quant à Jacques Brault, il montre que l'écrivain intimiste, loin de manier le soliloque, est celui qui partage sa solitude.

« Alors l'homme grave se résume »

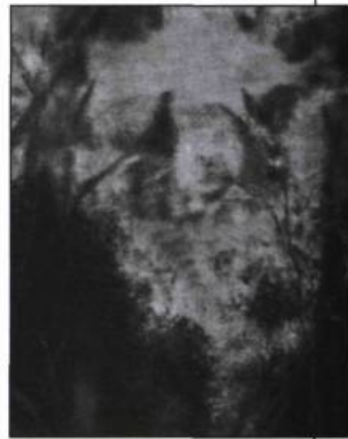
La collection « Rétrospectives » des Éditions de l'Hexagone accueille cette année l'œuvre de Fernand Dumont, qu'on connaît également comme essayiste, sociologue et théologien. Cette publication permet aux amateurs de poésie de mettre la main sur des œuvres qui étaient depuis longtemps introuvables, soit *L'ange du matin* et *Parler de septembre*, parues respectivement en 1952 et en 1970. En prime, nous avons droit à un recueil inédit, *L'arrière-saison*, qui date de 1995. Grâce à cette initiative, les lecteurs pourront lire ou relire l'une des plus belles poésies à tonalité métaphysique du Québec.

Tournant résolument le dos aux explorations surréalistes, cette poésie emprunte l'âpre chemin du doute. À travers la figure de l'ange, fragile incarnation de l'invisible au sein du réel, la poésie de Fernand Dumont aspire, avec la voix de l'intériorité, à une très improbable sérénité : « Ne dire que pour soi / Pour nous / Ton âme à elle-même rendue » (p. 48). Qu'on ne se méprenne pas : malgré la présence du vocable « Dieu », nous sommes en présence d'une recherche profonde et authentique qui lie l'inquiétude religieuse à celle du langage, comme on le constate dans ce passage tiré du recueil *Parler de septembre* : « Dieu qu'on croit muet / Mais qui luit comme la vague verticale / Au sein de chaque instant / Et laisse battre la porte du temps » (p. 98).

Le premier recueil s'ouvre sur une « enfance absence », dont la juxtaposition des termes annonce déjà l'exil sur lequel reviendront constamment les poèmes ultérieurs. *L'ange du matin* fait part d'un parcours des saisons du cœur et de l'âme (« L'automne des âmes », « Hiver »), qui retrouve à la fin l'enfant métamorphosé par la figure du Christ enfant. Je ne sais plus si cet aspect de l'œuvre a été souligné dans le passé, mais j'y vois pour ma part une grande qualité de lecture. En effet, interpréter le monde à l'aune d'une figure au-dessus de l'humain, comme Dieu ou l'Au-delà, suppose une conception de la poésie qui ramène l'écriture à son matériau essentiel, le langage. « Essentiellement, la poésie ne pose qu'un problème de langage », écrivait Fernand Dumont en 1952 dans « Conscience du poème » (p. 11). Comment, en effet, réfléchir sur le Verbe sans faire face à la fonction du langage et de la poésie ? La mort, envisagée de ce point de vue, est un « cri de l'âme arrachée au langage » (p. 89). Il faut lire et goûter « Aube », la dernière section du recueil suivant, *Parler de septembre*, qui s'adresse à Dieu en le définissant par ce qu'il n'est pas : « Tu n'es ni la parole ni le temps / C'est moi qui consens et qui bouge » (p. 164).

Parler de septembre ne viendra que vingt ans plus tard, en 1970. Étonnamment, rien n'a changé dans le style, bien que la période semble contraindre le poète à une parole ouverte sur la collectivité. C'est que la poésie pour Dumont est beaucoup plus proche du silence (intérieur) que d'une parole qui conduit à l'action : « Mais pourquoi parler / De ce qui n'est là que pour douter des mots » (p. 125), demande le poète face au silence collectif. Le poète ne peut que demeurer fidèle à sa première manière, il aborde le social par le recours à la confession de ses origines populaires, tout en avouant son échec : « Je n'ai pas su dire vois-tu / La parole la plus basse » (p. 128).

Avec *L'arrière-saison*, Fernand Dumont effectue un retour sur son œuvre en se livrant à un testament poétique. Il abandonne sa retenue habituelle pour laisser place à une liberté lyrique qu'il ne s'était jamais permise jusque-là. Ce recueil a vraisemblablement été conçu comme un dialogue avec la jeunesse (*L'ange du matin*) et la maturité (*Parler de*



Fernand Dumont



septembre) qui appartiennent au passé. Œuvre de constat tout autant que de confiance, ce plus récent recueil, inédit, reprend et prolonge les motifs à l'origine de ce qui constitue au fond un même poème « continu depuis le temps de l'ange / Frayant sa voie au bois de la tristesse » (p. 201). Quelle que soit l'esthétique dont relève notre lecture du poème, nous ne pouvons rester indifférents à cette poésie datée certes (où est le mal ?), mais d'autant plus assurée de sa pérennité. À une époque où on se cherche une éthique nouvelle, où la tentation métaphysique relève plus du désespoir que d'une aventure de l'esprit, la réédition de l'œuvre poétique de Fernand Dumont vient à point. Pour ma part, je n'ai pas trouvé d'antidote au sentiment que procure la section des « Premiers adieux » qui ferme le recueil. Le poète a envisagé la fin, il la traduit en tirant de l'inexorable ces vers d'une troublante simplicité : « J'abandonnerai ma main consolée dans la tienne / ce sera le matin je pense ».

Propriété privée

On ne peut rêver d'opposition plus frappante que celle qui existe entre ce qui précède et la conception de Roger Des Roches. Ce dernier, l'un des pionniers de l'écriture « herberougiste », pratique l'épuration du langage et la mise au ban de toute expressivité du sujet. Mettons-nous en route pour la visite du propriétaire. Deux personnages dominent le décor : l'écrivain et l'enfant. Mais cette dernière n'interviendra que dans la section qui lui est réservée (« L'enfant »).

D'entrée de jeu, nous nous trouvons dans un univers qui remet en cause les ficelles habituelles de la fiction, en posant simultanément que ceci est et que ceci n'est pas : « Par la fenêtre entrouverte / les arbres se balancent dans le vent / sans qu'il n'y ait d'arbres ni de vent. » (p. 13). Dans cette section éponyme du recueil, l'écrivain se situe à la frontière de deux mondes : la nuit, où il écrit, et le jour, dimension spatiale et temporelle de la réalité. Cette dernière constituera le principal objet du recueil : « Propriétaire du présent / (fiché comme une bille derrière mes yeux) / je rabats sur moi la réalité, / comme on rabat sur soi la seule couverture du lit. » (p. 19) L'écrivain campe son décor, dont on sait qu'il est fait d'une réalité de papier. Mais qu'importe, la réalité (thème qu'il avait déjà abordé en 1992) ne sera pas transcendante, l'écriture se garde bien de livrer du sens, plus soucieuse des apparences qui lui fournissent une lecture au premier (et unique) degré : « Plus personne n'existe / si on ne les entend qui se retournent dans leurs lits » (p. 43). Ces curieux raccourcis de la pensée, s'ils témoignent chez l'écrivain du refus du sens caché, pourraient d'autre part faire partie d'une logique typiquement enfantine.

Après « Interstices », brève section qui ne se démarque pas vraiment de ce qui précède, le lecteur moins familier sera peut-être mieux prédisposé à ce volet consacré à une enfant. Malgré le parti pris d'un regard extérieur, l'écriture n'échappe pas aux lieux communs, avec les recours obligés à la langue, au jeu, aux peurs, bref à tout ce qui relève des incontournables scènes d'enfants. N'empêche, Roger Des Roches a de ces formules qui déconcertent et séduisent à la fois, sans jamais pécher par effet gratuit : « L'enfant se laisse tomber face dans la neige, / comme si elle y appuyait un sceau. / elle se relève, doublée. / elle a donc appris à signer. » (p. 83) Unique poème qui conduit à la chute du recueil, « Le Legs », que lui offre cet écrivain-père, est celui-là même que prône son aîné, Fernand Dumont : la conscience. C'est celle du présent comme

d'une écriture qui se forme dans la bouche avant de maculer le papier. Comme tout projet qui s'écarte de nos horizons d'attente, l'itinéraire de cette écriture suggère une lecture, aussi bien dire une nouvelle éthique de la poésie.

Éloge de l'écriture intimiste

À strictement parler, le recueil de textes que signe Jacques Brault ne relève pas de la poésie. Il s'agit d'essais que l'auteur avait qualifiés autrefois de « miniatures » quand quelques-uns d'entre eux avaient paru inédits dans la revue *Voix et images* (1987). Si ce recueil d'essais se retrouve dans la chronique de poésie, c'est que les Éditions du Noroît sont, comme on le sait, associées dans l'esprit des lecteurs à la publication exclusive de poésie en vers ou en prose. Eh bien ce n'est plus le cas, puisqu'une nouvelle collection, la bien-nommée « Chemins de traverse », publie des essais écrits par des poètes (Jean-Noël Pontbriand et Fernand Ouellet ayant précédé Brault). Comme il est d'heureuse tradition au Noroît, le lecteur a entre les mains un superbe objet qui invite à palper et à caresser. Ce n'est pas de la poésie ? Soit ! Mais avec Brault, la prose n'est jamais très loin de la poésie ; bien au contraire, cette dernière manifeste d'autant plus sa présence qu'elle est mêlée à la prose du quotidien. Si j'avais à qualifier l'ensemble du recueil,



je dirais que c'est un éloge de l'écriture intimiste. Dans ce jardin, l'essayiste fait surgir le parfum de voix passées, anciennes ou contemporaines, des voix d'écrivains et d'écrivaines parfois bien identifiées, ou alors qu'il faut deviner. Et ma foi, on se prête au jeu avec plaisir. Un exemple au hasard : « Certains l'appréciaient, d'autres pas. On lui chercha des poux, elle provoqua des scandales. Campagnarde urbanisée, elle écrivit d'abord à son corps défendant. » (p. 15) Il suffit de poursuivre pour reconnaître Colette. Les écrivains ne sont pas pris de haut (aucun nom de famille, que des prénoms), ce sont des connaissances, parfois des familiers, malgré la distance des années qui les sépare de celui qui les convie dans son jardin de fleurs littéraires. Cette familiarité n'a rien de déplacé puisque, n'est-ce pas, une « écriture intimiste requiert une lecture intimiste » (p. 76). En fait, chacun de ces petits textes se lit comme une lettre, tout y est, la présence d'une voix, parfois proche de la confiance, tantôt primesautière, et voilà, on se sent interpellé, en pays de connaissance. Chacune de ces « lettres » s'adresse ou à un écrivain de l'intime ou au lecteur, promeneur et confident dans le jardin de ces lectures : « Voici que la lettre n'est plus guère une forme d'écriture, on la pratique de moins en moins, mais que l'écriture devient davantage une forme de lettre. » (p. 82) Chacun des textes de Jacques Brault est une petite merveille où l'intimité d'une écriture ne tient pas plus de place que celle d'un simple billet. Mais les échos qui circulent entre ces multiples réduits de l'écriture finissent par créer un petit album, un florilège d'écrivains amis qui reposent là-bas, à l'ombre, au fond du jardin.